

*Agnès Thomas-Vidal
et Michel Charpentier*

Les Oudinot de la Faverie : Une attachante et talentueuse famille d'artistes

Préambule :

Hector Malot se remarie le 12 juillet 1881 à Fontenay-sous-Bois avec Marthe Oudinot de la Faverie.

Incroyable que notre grand-mère, Perrine, l'unique petite fille du romancier, ne nous ait pas plus parlé de cette femme, pourtant sa marraine. Marthe, romancière, passionnée d'art et de voyages, ayant côtoyé enfant Corot, Daubigny, Courbet... Pas un mot non plus sur l'étonnante et talentueuse famille Oudinot. Il y avait pourtant matière à faire rêver et à susciter des vocations chez nous, ses petits-enfants : un peintre paysagiste, un maître-verrier, un architecte de la Cour de Roumanie, une journaliste mondaine...

Quelles raisons peuvent expliquer cette omerta ? Peut-être notre grand-mère ne considérait-elle pas Marthe comme faisant vraiment partie de la famille, puisque Hector et elle n'ont jamais eu d'enfants ? Peut-être ignorait-elle tout de cette prestigieuse lignée ? Hormis le nom de Corot, jamais nous n'avons entendu prononcer les noms des artistes gravitant autour de la famille Oudinot.

Ou plutôt la méprisait-elle ? Des artistes ? Oui, mais tous désargentés, ayant eu des vies dissolues, bien éloignées de la vie bourgeoise et provinciale qu'elle menait, elle, fille et femme d'officier, mère de six enfants : ces exemples étaient-ils recommandables pour de jeunes enfants ? Pensez donc, un Communard, un maître verrier criblé de dettes, une amie « intime » de Maupassant.

Agnès Thomas-Vidal

Perrine, revue en ligne des Amis de Malot, 2023

MARTHE OUDINOT DE LA FAVERIE (1850/1926)



GERMAINE

MICHELINE

PAGE 62.

Gravure d'Alexis Lemaître, extraite du roman *Micheline*

Personnage central de cette étude, Marthe est la fille unique d'Achille Oudinot, peintre paysagiste. Elle épouse le 12 juillet 1881 Hector Malot, qui a perdu son épouse Anna Dariès un an plus tôt. Malot lui dédicace deux ouvrages : *Pompon* (1881) et *Micheline* (1884). Sous l'impulsion de Marthe, le couple Malot effectuera tous les étés de lointains voyages. Marthe est l'auteure de sept romans : *Folie d'amour* (1888), *Le Prince* (1894), *L'Amour dominateur* et *La Beauté* (1897), *Sa fille* (1900), *Cœurs d'amoureuses* (1905), *Ève de France* (1911).

Enfant, elle aurait posé pour la tête de la jeune femme nue¹, dans un des tableaux de Corot les plus achevés, un des plus beaux de la peinture française du XIX^e siècle, exposé au Salon de 1859 : *La toilette, paysage avec figure*.



¹ D'après Victor Desfossés, propriétaire du tableau.

FRANCOIS-MICHEL-STANISLAS OUDINOT DE LA FAVERIE (1770/1855). « LE CHEVALIER OUDINEAU-FAVERIE ». Grand-père de Marthe

L'ancêtre de la talentueuse lignée que nous allons évoquer se prénomme François-Michel-Stanislas. L'orthographe de son patronyme évolue au fil de la naissance de ses enfants : Oudineau de la Faverie, Oudineau-Faverie, puis Oudinot¹ de la Faverie, ou simplement Oudinot². Il est issu d'une famille bourgeoise de la région d'Alençon. Son père et son grand-père sont chirurgiens, son frère notaire. Fervent partisan de Napoléon, il s'engage à vingt ans comme simple soldat dans l'infanterie. Après seize années de campagnes en Allemagne et en Italie, devenu lieutenant, il est contraint à la retraite, pour cause de multiples blessures : à la jambe en 1793, puis deux coups de feu à la tête, et enfin une balle lui traverse l'abdomen en 1806. Devenu Chevalier d'Empire, il s'installe avec sa femme, comme marchand de draps³ à Alençon et fait peindre sa croix d'honneur sur l'enseigne de sa boutique⁴. Il exerce alors des fonctions administratives⁵ au sein de la préfecture, puis celle de sous-préfet pendant les Cent-jours. Il sera maire de Rânes de 1807 à 1809. Le chevalier Oudineau-Faverie meurt en 1855 à l'Hôtel impérial des Invalides. Il est enterré au cimetière du Montparnasse.

Le passé militaire de cet homme, son exemple « de courage et d'intégrité », mentionné dans son dossier de la Légion d'honneur, les idées et les valeurs républicaines et bonapartistes qu'il défend, ont indéniablement influencé le destin de ses enfants. A son retour à Alençon, il épouse Rosalie Guérin de vingt-cinq ans sa cadette, qui lui donne dix enfants. Quatre disparaîtront en bas âge, mais nous évoquerons le destin peu ordinaire de Pierre-Victor né en 1811, Armand-Charles né en 1818, Achille-François (le père de Marthe) né en 1820, Eugène-Stanislas (maître verrier) né en 1827, Clémentine en 1829 et Natalie en 1834.

Rosalie, la très jeune épouse de Stanislas, n'a que seize ans à la naissance de son premier fils. Elle vient d'une vieille famille d'Alençon, les Guérin, apparentée à celle de sainte Thérèse de Lisieux, puisque la mère de

¹ Aucun lien avec son contemporain, le maréchal d'Empire Nicolas-Charles Oudinot, (1767- 1847), duc de Reggio.

² Le livret de famille n'est instauré en France qu'à partir de 1877.

³ L'arbre généalogique de la famille Genin mentionne que François-Stanislas aurait été sous-gouverneur des Invalides. L'acte de décès de son fils Armand mentionne qu'il fut « chef de la treizième division des Invalides »

⁴ Cité par Léon de la Sicotière, avocat, homme politique et historien, dans un article nécrologique consacré à Achille Oudinot, *Journal d'Alençon*, du 2 janvier 1892.

⁵ Membre du conseil d'administration du dépôt de mendicité, puis du Conseil de Préfecture de l'Orne depuis 1809. A ce titre, il assurait l'intérim des sous-préfets absents, d'où la fonction exercée brièvement pendant l'année 1815 (Jean-Claude Martin, « Le corps préfectoral ornaï de 1800 à 1815 », *Etudes normandes*, 2002.

Thérèse Martin, Zélie, est une Guérin. Les Martin, comme les Guérin, habitent rue saint Blaise à Alençon. Les deux familles sont plusieurs fois apparentées. On retrouve leurs deux noms aux baptêmes, enterrements, les frères d'une famille se marient avec les sœurs d'une autre ; c'est un entrelacs de patronymes que l'on retrouve systématiquement. D'un milieu social assez aisé, ayant des métiers tels que propriétaire-laboureur, médecin docteur en médecine, chirurgien-juré..., ils portent presque tous, accolé à leur patronyme, le nom d'une terre : Guérin la Vallée, Guérin de la Noë, Oudineau de la Faverye...



Thérèse Martin et sa mère d'après une dessin de Céline¹.

On évoque, dans la famille Guérin, une autre parenté célèbre : avec Charlotte Corday (qui tua Marat), née à Vimoutiers en 1768. Charlotte, était, par ailleurs, descendante directe de Pierre Corneille.

¹ *Sainte Thérèse de l'Enfant Jésus, Histoire d'une âme écrite par elle-même*, Lisieux, Imprimerie Saint-Paul, 1937.

PIERRE-VICTOR OUDINOT de la FAVERIE (1811/ 1876). Oncle de Marthe

Le fils aîné de la fratrie Oudinot est impliqué dans deux procès militaires : l'« affaire de Vendôme », et la Commune. Le 30 octobre 1836, Louis-Napoléon Bonaparte organise un complot contre Louis-Philippe. Son plan est de soulever la garnison de Strasbourg et de marcher sur Paris, en rassemblant sur son passage troupes et populations. Mais le projet est un fiasco et le futur Napoléon III est immédiatement arrêté. Le même jour, dans le régiment de Vendôme où Pierre-Victor Oudinot, après avoir fait ses études de droit, est affecté comme brigadier, un groupe d'une dizaine de jeunes hussards s'apprête à suivre la même démarche : s'emparer des officiers, se rendre maîtres de la caserne de Vendôme, rejoindre les autres régiments soulevés. Mais les soldats de Vendôme sont très dévoués à Louis-Philippe. L'utopique projet est dévoilé et échoue. Pierre-Victor, impliqué dans l'opération¹ mais bien défendu par son avocat M^e Faucheux, est jugé « coupable de complicité de complot, sans commencement d'exécution ». Il est condamné par le Tribunal militaire à cinq années de détention, puis gracié.

Après vingt-cinq années dans l'armée, Pierre-Victor devient fabricant d'engrais à Paris. On le retrouve pendant le Siègne de Paris, engagé parmi les francs-tireurs, où il est blessé. Pendant la Commune, il intègre, durant deux mois, comme capitaine-adjutant-major, les troupes des Fédérés, au Louvre puis à Montrouge. Mais il abandonne rapidement son poste et ses armes et est arrêté à son domicile le 3 juin 1871. A son procès, il avoue n'avoir accepté ce poste que « pour des raisons pécuniaires et sur instance des hommes de mon quartier », et confirme qu'il avait « toujours combattu pour l'Empereur ». Après huit mois de détention sur *La Marne*, à Brest, il est acquitté par le Conseil de guerre¹.

Son fils, né en 1839 se prénomme : Henry-Napoléon !

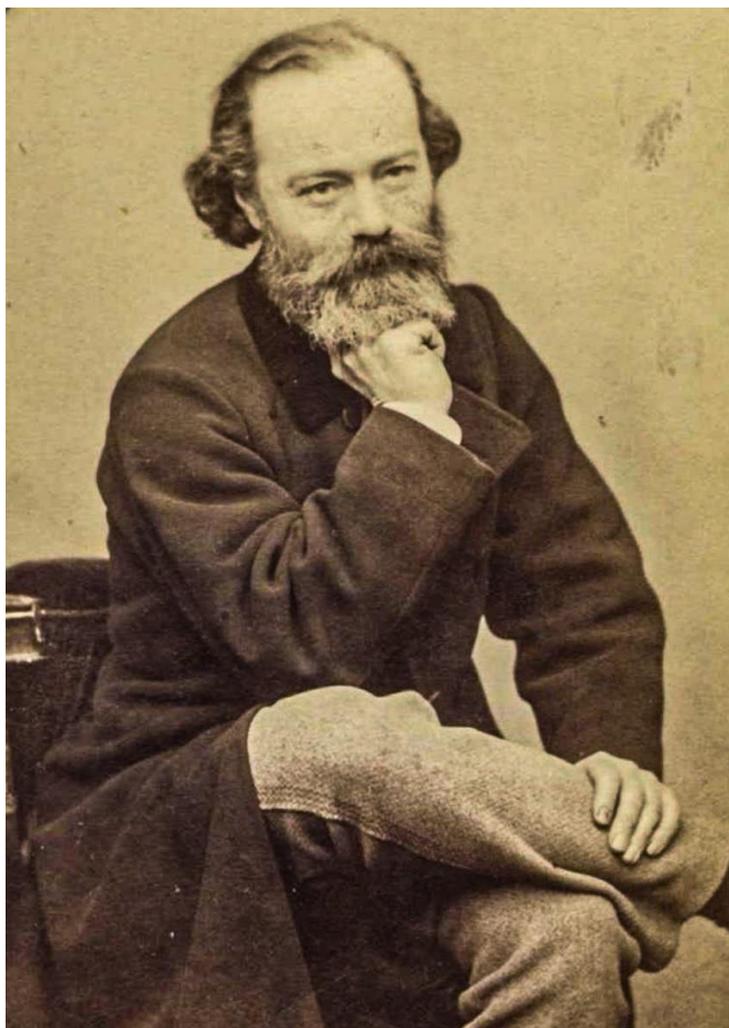
¹ *Le Maitron*, notice Oudinot de la Faverie, Pierre Baudner et Pierre-Henri Zaidman.

***ARMAND-CHARLES-STANISLAS OUDINEAU DE LA FAVERIE
(1818-1872) – Oncle de Marthe***

D'Armand on ne sait que peu de choses, hormis son métier : lieutenant des Douanes, et son mariage, en 1859, avec Zélie Rousse.

Aucune trace de liens entre ces deux premiers personnages et leur nièce Marthe Malot.

*ACHILLE OUDINOT DE LAFAVERIE (1820/1891). Père de
Marthe*



Achille¹ naît le 18 avril 1820, à Damigny, près d'Alençon. Contrairement à ses frères qui ont choisi la carrière militaire, il se dirige vers

¹ Portrait d'Achille Oudinot, dans son album photographique personnel, dont la couverture porte les initiales : A.O. Fonds Jean-Michel Thomas.

les Beaux-Arts à Paris, suit à Paris des cours de peinture dans l'atelier de Corot, ainsi que d'architecture avec Huyot¹. De retour à Alençon, il travaille dans l'atelier de l'architecte municipal de Paul Lebart et devient rapidement son collaborateur, chargé des ornements sculpturaux des façades et des décors intérieurs : il participe à la construction et à la décoration de plusieurs maisons alençonnaises, dont la « maison vénitienne » de son ami Pierre Godard², l'hôtel de Boiville, et l'hôtel du Grand-Cerf, l'hôtel de ville de Sées, le presbytère de Mamers³. Parallèlement il peint plusieurs tableaux de la région, notamment de Saint-Cenery et des Bords de la Sarthe. Il aime aussi le dessin, le fusain, l'aquarelle. Avec ses amis Godard et Poulet-Malassis⁴ il forme le projet d'un ouvrage illustré considérable, *L'Orne pittoresque et monumentale*, constitué d'un texte historique et descriptif sur les principaux monuments de la région, projet qui ne dépassera pas le stade de prospectus⁵.

On retrouve Achille à Paris lors de la révolution de 1848. Nous avons évoqué l'influence de la figure paternelle sur la lignée Oudinot. Engagé dans la garde nationale, Achille devient capitaine d'artillerie pendant les journées de juin, et intervient pour sauver son ami Auguste Poulet-Malassis, retrouvé dans un hôtel proche d'une barricade où plusieurs insurgés se sont réfugiés. Achille ordonne l'arrestation de son ami et ainsi lui sauve la vie : il permet d'éviter que les gardes, exaspérés d'avoir perdu quelques hommes dans les combats de barricade, n'exécutent sous le coup de la colère tous les occupants de l'hôtel. Auguste est conduit au fort d'Ivry et Achille témoigne alors en sa faveur à plusieurs reprises* lors du procès qui suit. Auguste, après six mois d'internement sur le *Didon*, navire de guerre désarmé et servant de prison à Brest⁶ sera libéré.

Achille passe ensuite plusieurs mois en Italie d'où il rapporte quelques toiles. Puis il se marie avec Marie-Thérèse-Antoinette Appréderis et leur fille Marthe naît en 1850 à Noisy-le-Grand.

¹ Jean-Nicolas Huyot enseigne l'histoire de l'art en architecture à l'école des Beaux-arts de Paris. Il participe à la construction de l'Arc de Triomphe de l'Etoile.

² Pierre Godard, graveur sur bois, éditeur, libraire, réside à Alençon dans la maison vénitienne, au 62 rue du jeudi.

³ Voir l'intervention de Jean-David Desforges sur Achille Oudinot. *Perrine 2023*.

⁴ Auguste Poulet-Malassis, éditeur des *Fleurs du mal* de Baudelaire. Malot lui soumet son premier roman *Les amants*, que Poulet-Malassis refuse.

⁵ Ce prospectus de quatre pages est édité chez Poulet-Malassis en 1843. Plusieurs dessins de monuments par Oudinot furent ensuite sculptés sur bois par Godard.

⁶ Claude Pichois, *Poulet-Malassis, l'éditeur de Baudelaire*, Fayard, 1997. Plusieurs interventions d'Oudinot sont citées : « Je connais les opinions politiques de Poulet-Malassis. Il y a peut-être chez lui un peu d'esprit d'opposition contre les actes du pouvoir, mais je l'ai toujours trouvé très antipathique aux idées d'anarchie, et je ne puis pas le considérer comme capable de fomenter la guerre civile » ou encore « Ce jeune homme que je dus arrêter le 24 et qu'en même temps j'ai recommandé deux fois à votre sollicitude, ne peut être coupable que de légèreté ».



Antoinette Apprédérés (tableau non signé, probablement d'Achille Oudinot),
et Marthe, enfant¹

En 1851, il mène campagne pour l'instauration du Second Empire, engagement qu'il ne manquera pas de rappeler par la suite, (ainsi que les glorieux faits d'armes de son père sous le Premier Empire), lorsque, désargenté, il sollicitera l'appui de Napoléon III² pour décrocher des commandes, notamment lors de la construction du presbytère de Mamers (Orne).

Il mène de front son goût pour l'architecture, la peinture et même le vitrail. C'est à cette époque qu'il commence à travailler avec son frère cadet, Eugène, vitrailliste reconnu. Ensemble ils signent du monogramme AEO qui leur sert de signature commune et leur devise est : *Emulatio sine invidia* (l'émulation sans jalousie). Achille dessine souvent les cartons des vitraux réalisés par son frère. Sous la direction de l'architecte Lefuel³ ils collaborent à la construction de la jonction reliant le Palais des Tuileries et le Louvre : l'ornementation de l'escalier du Louvre pour Achille, les vitraux de l'escalier des Souverains aux Tuileries pour Eugène.

Achille fréquente les peintres de Barbizon. Il expose régulièrement, à Alençon (il obtient la médaille de vermeil en 1865), ainsi qu'au Salon à Paris⁴.

¹ Fonds Jean-Michel Thomas.

² En 1860 Napoléon III se portera acquéreur d'un tableau d'Oudinot au prix de quinze cents francs (Frédéric Poupry et Jean-David Desforge, *Sauvetage de l'ancien presbytère de Mamers*).

³ Hector Lefuel, architecte en chef du Louvre et des Tuileries.

⁴ Tableaux d'Oudinot exposés au Salon :

1845 : *Grands chênes à Saint-Cénéry. Ancien château près d'Alençon.*

1848 : *Théâtre de Marcellus à Rome. Portique d'Octavie et entrée du Guetto à*

Mais il n'arrive pas à « percer » et à affirmer sa propre voie. Sa proximité avec Corot, dont « Il avait saisi et reproduisait souvent avec bonheur, la manière, et avec lequel il restera lié toute sa vie »¹ lui est probablement néfaste. Achille peint « avec » Corot plusieurs toiles. Cette mention prête à confusion. Exécutent-ils ensemble la même toile ? Ou travaillent-ils parallèlement sur le même sujet ? Si Achille admire son maître, on sait aussi que Corot apprécie beaucoup son élève, dont il gardera jusqu'à la fin de sa vie un tableau : *Trois vaches viennent s'abreuver*.

Dans les années 60, Oudinot réside à Auvers-sur-Oise. Grand ami de Daubigny, il dessine en 1861 les plans d'une maison pour le fils de celui-ci, Karl. Avec Corot, Daubigny et Daumier, ils en décorent l'atelier² de trois grandes compositions : Oudinot se charge du médaillon représentant le portrait de Corot, au-dessus d'une porte.

Rome.

1850 : *Paysage, Château de Nepy près de Rome. Souvenirs des environs de Rome. La Sarthe près d'Alençon.*

1852 : *Effet de nuit près de Saint-Cénéry.*

1859 : *Souvenirs des bords de l'Orne. La source.*

1861 : *Lisière de forêt.*

1863 : *Un mauvais chemin. La méditation.*

1864 : *Solitude. Bords de l'Oise.*

1865 : *O primavera gioventu dell' ano ! Une halte des bohémiens.*

1866 : *Le soir sur les bords de Seine. Bords de Seine à Andrézy.* 1867 : *Bord de la Marne. Le lac.*

1868 : *Effet de soir à Noisy-le-Grand. Effet de matin à Beuzeval.*

1869 : *Parc du Château de Maintenon. Le soir, rêverie*

1870 : *Effet de soir. Effet de matin, bords de la Seine*

1872 : *Souvenirs des bords de l'Oise. Souvenirs de la forêt de Fontainebleau.*

1873 : *Bords d'une rivière. Le chemin vert à Noisy-le-Grand en automne.*

1874 : *Pastorale (croquis de M. Corot). Bords de l'Epte à Gisors.*

1875 : *Marée basse à Villerville. Les falaises de Villerville. Un verger à Gisors.*

1876 : *Bords de l'Epte.*

¹ Léon de la Sicotière, article du *Journal d'Alençon*, déjà cité.

² La maison-atelier de Daubigny à Auvers-sur-Oise se visite.



En 1863, professeur de Berthe et Emma Morisot, il emmène les deux sœurs faire un tour de barque sur *le Bottin*, l'atelier flottant de Daubigny, ce qui les impressionne beaucoup. Berthe aurait été très sensible aux charmes de son professeur, très bel homme...

Oudinot s'illustre à nouveau de manière courageuse durant la Commune. Ses anciennes sympathies pour l'Empereur se sont bien émoussées, puisqu'il est nommé par la Fédération des Artistes (présidée par son ami Courbet) à la tête de la Délégation chargée du musée du Louvre, qu'il connaît si bien. Ses adjoints sont Héreau, peintre, et Dalou, sculpteur. Les intentions d'Achille sont simples : limiter la casse, sauver avant tout les collections et protéger le personnel. Devant l'agitation qui règne autour de lui, il prend la sage décision de prévenir secrètement¹ les conservateurs du mandat d'arrêt qui se trame contre eux, ce qui lui vaudra d'être destitué de son poste quelques jours plus tard. Mais grâce à lui, les conservateurs, restés sur place lors de l'incendie du Louvre, évitent la destruction globale du bâtiment et de son contenu inestimable. Ce qui lui vaut d'être désigné comme *gardian of the Louvre*, par *le New-York Times*².

On situe à nouveau Achille en compagnie de Daubigny durant l'été 1872 à Villerville. Puis, en 1873, Corot et Oudinot, rejoints par Daubigny³ font un séjour en Flandre : ils sont logés à Dunkerque chez Clémentine Oudinot, sœur d'Achille et femme du Dr Duriau, notable et érudit local. (Nous y reviendrons).

En 1876, un an après le décès de son maître, Achille prend la brutale décision de quitter la France, ses amis, sa famille pour s'installer à Boston. Sa femme Antoinette, sans ressource, devient receveuse des postes à Montmorency. Sa fille Marthe a alors 26 ans. Nous ne pouvons que supputer les raisons de son départ... Une étiquette trop pesante d'« imitateur de Corot »,

¹ Maxime du Camp, *Les Convulsions de Paris*, Hachette, 1879.

² July 8 1883.

³ Corot peint *Vue prise d'un bassin de pêche*, avec la mention « peint avec Oudinot ».

un positionnement de « touche à tout » du fait de son attrait pour toutes les formes artistiques (peinture, dessin, pastel, aquarelle, architecture, vitrail...) et donc une non-reconnaissance de son talent en France ? La piste d'un exil politique comme Communard est également à prendre en compte, même si on peut s'étonner du long délai de cinq ans entre les événements et son départ : d'après le dictionnaire des Francs-maçons de la Commune « il se réfugia aux USA, condamné par contumace à la déportation ». Il est sûr que l'Etat faisait subir un véritable ostracisme aux artistes s'étant « égarés », leur refusant toute commande ou reconnaissance officielle, les mettant dans une situation financière délicate. Pourtant Achille ne semble pas autrement inquiet puisqu'il est bien présent aux Salons parisiens de 1872, 73, 74, 75 et 76, contrairement à de nombreux artistes ayant fait partie de la « fédération des artistes » pendant la Commune. Autre hypothèse, moins historique : une affaire de cœur, évoquée sur un arbre généalogique familial¹ et confirmée par une lettre inédite de Léon de la Sicotière à Marthe Malot à l'occasion du décès de son père².

Sénat – Paris le 23 ... 189. :

J'ai révisé mon article en profitant d'une indication que vous m'avez fait la grâce de me donner et dont je vous suis très reconnaissant [...] Je vous confirme n'avoir fait aucune allusion aux circonstances de son départ pour l'Amérique et son retour. La réserve avec laquelle il me parlait de sa famille, la vraie, la bonne, aurait pu me faire soupçonner chez lui quelques irrégularités de vie, il en a été puni, trop puni, en s'éloignant de sa femme et de sa fille, d'une fille comme vous Madame.

Achille, grand séducteur, aurait-il eu un enfant aux Etats-Unis ?

Avec son frère Eugène, il a fait la connaissance dans les années 1850 des frères Hunt : William, peintre, qui expose en même temps que lui au Salon à Paris en 1852 et 53, et Richard, architecte, venu à Paris suivre les cours de l'Ecole des beaux-arts. Les quatre frères Oudinot et Hunt, travaillent ensemble, sous la direction de Lefuel, au chantier Louvre-Tuileries³. En arrivant aux Etats-Unis Achille se rapproche de ces grands bourgeois américains, qui lui ouvrent les portes des salons bostoniens.

¹ Arbre généalogique manuscrit mis à notre disposition par la famille Génin, descendante de Clémentine Oudinot. Nous les en remercions. Ce document précieux comporte des commentaires personnels, parfois fantaisistes. Pour Achille on peut lire « a eu un fils aux Etats Unis ».

² Fonds Jean-Michel Thomas, lettre datée de manière incomplète, de Léon de la Sicotière à Marthe Malot, au moment de la rédaction de son article nécrologique sur Achille Oudinot, déjà cité.

³ William-Morris Hunt, peintre, chef de file du courant pictural en vogue à Boston. Richard Morris Hunt, premier architecte américain mondialement connu. A reçu la Légion d'honneur par la France pour sa conception du piédestal de la statue de la Liberté.



Atelier d'Achille Oudinot à Boston

Il crée un atelier¹ à Boston et, dès 1877, enseigne à la State Normal Art School, où il sera le professeur du peintre Walter Lofthouse Dean, peintre de marine réputé. Présenté souvent comme un des plus fidèles imitateurs de l'œuvre de Corot, Achille devient une référence aux USA et son œuvre de peintre paysagiste y est aujourd'hui plus connue qu'en France. Il expose au Museum of Fine Arts de Boston en 79 et 81, puis au Boston Art Club 82 et 84. Il est naturalisé américain en 1882. Parallèlement à la peinture, Achille continue de collaborer avec son frère Eugène, réalisant plusieurs chantiers de décoration dans les somptueuses demeures de riches familles américaines.

Achille n'assiste pas au mariage de sa fille unique Marthe avec Hector Malot en 1881, mais il donne son accord officiel et se fait représenter par Eugène. En 1886, il fait une vente aux enchères de plusieurs tableaux² : les siens, mais aussi ceux qu'il possède, de ses amis Corot, Daubigny, Courbet, Diaz. L'évènement est annoncé dans le *New York Times* du 8 février. Puis il rentre en France. Il termine ses jours à Dinan, entouré d'une colonie d'artistes anglais comme l'indique cet article du 27 janvier 1890 du *Boston Evening* :

M. Achille Oudinot, qui a résidé plusieurs années à Boston, où il enseignait la peinture, habite désormais à Val de Rance, près de Dinan, dans le nord de la France, où il occupe un château avec ses élèves. Il a souffert l'année dernière d'une attaque de paralysie partielle, mais il va mieux et continue à

¹ Photographie de l'atelier d'Achille Oudinot. Fonds Jean-Michel Thomas.

² Est-ce à cette date, ou à son arrivée aux Etats-Unis, qu'Achille a vendu un tableau de Corot, « Une ferme à Dardagny », à Thomas Jefferson-Coolidge ?

faire un excellent travail, malheureusement plus en extérieur. M. Oudinot a beaucoup d'amis ici qui seront heureux d'apprendre les progrès de sa santé.

Il décède le 24 décembre 1891 à Paris et est enterré au cimetière anglais de Dinan¹ le 31 décembre.

Hector Malot a-t-il connu ce personnage attachant, au riche parcours, tant artistique que politique, et baptisé d'*Honest man* par le *New York Times* ?² Probablement, par l'intermédiaire d'amis communs, normands, artistes ou communards (Nadar, Vallès, Poulet-Malassis...) ? Le nom d'Achille et son adresse bostonienne figurent sur le carnet d'adresses du romancier³. Mais il semble que l'abandon de sa femme et de sa fille ait été un argument rédhibitoire à leur fréquentation : aucune trace d'une visite d'Achille à Fontenay-sous-Bois après son retour en France. Et pour cause : son épouse légitime, la mère de Marthe, qui avait toutes les raisons de lui en vouloir, résidait avec le couple Malot...

¹ Diane Moore, *La Colonie britannique de Dinan 1800-1940*, Ed. Plessix, 2017.

² *New York Times*, 8 juillet 1883.

³ 145 Tremont st., Boston, (Mass).

EUGENE OUDINOT DE LA FAVERIE (1827/1889). Oncle de Marthe.



Sept ans après son frère, Eugène¹ naît à Alençon. De toute la fratrie il est certainement le plus célèbre de son vivant. On trouve son nom dans beaucoup d'églises, cathédrales et demeures de France, et on peut même admirer son magnifique vitrail *La danse des fiançailles*² au Metropolitan Museum à New York. A quinze ans, Eugène commence son brillant parcours par une formation à la manufacture de Choisy, dirigée par Georges Bontemps, personnage qui a contribué à la renaissance du vitrail en France au XIX^e siècle. En 1849, il complète son apprentissage en devenant l'élève de Delacroix, qui

¹ Portrait d'Eugène Oudinot, dans l'album photo d'Achille. Fonds Jean-Michel Thomas

² Dessiné par Luc-Olivier Merson.

lui enseigne la peinture. Cette double casquette fera son renom : Eugène se revendiquera comme « peintre » verrier, ne se limitant pas à la réalisation de vitraux, mais pouvant également effectuer leur dessin en amont. Son œuvre¹, considérable, estimée à plus de huit cents vitraux, peut être scindée en trois périodes : - la restauration de vitraux religieux - la réalisation de vitraux pour les nouveaux édifices religieux du XIX^e - la création de vitraux civils et les brevets d'invention.

Ses premiers chantiers sont principalement axés vers la restauration. En 1845 il participe à la rénovation des vitraux de la cathédrale de Paris et remporte un concours. Son titre de lauréat lui ouvre des portes : la basilique de Saint-Denis, la Sainte-Chapelle de Vincennes, mais aussi l'abbatiale Saint-Ouen à Rouen, la cathédrale de Cahors ... Il travaille à cette époque à plusieurs reprises sous les ordres de Viollet-Le-Duc, dont il deviendra très proche. Il est également très apprécié par Bontemps, son ancien maître, qui, dès qu'il est nommé Inspecteur Général des édifices diocésains en 1853, fera régulièrement appel à Eugène.

L'année 1853 est une année importante, puisqu'il se marie avec Virginie Saulin et qu'il ouvre son premier atelier : son collaborateur est tout d'abord le peintre Harpignies, avec qui il signe quelques vitraux. Puis son frère Achille le rejoint dès 1860 (abandonnant son propre atelier de vitrail) et jusqu'en 1876. Les deux frères travaillent ensemble sur une dizaine de chantiers, signant de leur monogramme « AEO ».



Cosignature de vitraux : avec le peintre Harpignies et Achille Oudinot.

L'atelier Oudinot va alors participer à l'essor des nouveaux édifices religieux parisiens. Sous l'impulsion du baron Haussmann, une vingtaine d'églises vont être construites dans la capitale sous l'Empire ! Entre 1854 et 76, avec une interruption des chantiers pendant la guerre de 70 et la Commune,

¹ Thèse d'Amélie Duntze, *Eugène Oudinot de la Faverie, artiste peintre-verrier et le renouveau du vitrail civil au XIX^e siècle*, 2016,

Eugène réalise des vitraux pour Saint-Eugène, Saint-Augustin (à ossature métallique, construit en trois ans !), La Trinité, Saint-Leu, Saint-Bernard-la-Chapelle, la synagogue de la rue de la Victoire, Sainte-Clothilde, Saint-Jacques-du-Haut-Pas, Saint-Germain-l'Auxerrois, Saint-Pierre-de-Montrouge, Saint-Pierre-de-Chaillot... S'il est souvent entouré d'autres artistes vitraillistes lors de ces chantiers, il vitre entièrement l'église Saint-Joseph-des-Nations, soit 89 verrières. Eugène exécute son dernier chantier en 1882, civil cette fois-ci : 26 verrières pour l'Hôtel de Ville de Paris.



Atelier de la rue de la grande chaumière.¹

En 1861, Eugène s'installe rue de la Grande Chaumière qu'il ne quittera plus. Il cumule décorations et titres honorifiques : il devient le peintre verrier officiel de la Ville de Paris, attaché à la commission des monuments historiques, poste qui lui ouvre toutes les portes. En 1866 il reçoit les insignes de chevalier de l'ordre de Saint-Grégoire-le-Grand, récompensant sa commande pour les vitraux des appartements particuliers du pape Pie IX au Vatican. A l'exposition universelle de Paris de 1867 il remporte une médaille d'argent, à celle de Vienne en 1873, la médaille de mérite, et en 1878, la médaille d'or à l'exposition universelle, pour l'ensemble de son œuvre, ce qui lui vaut la Légion d'honneur. En 1883, il reçoit les Palmes d'officier d'académie. Il est aussi adjoint au Maire du sixième arrondissement, et

¹ 1883, photographie d'Adolphe Giraudon, Thèse Amélie Duntze.

historien de la peinture sur verre. En 1881, considéré comme « LE » référent en matière d'art de la peinture sur verre, il est interrogé par le tout récent ministère des Arts, dans le cadre d'une enquête sur la situation des industries de l'art, visant à remanier l'enseignement diffusé en France.

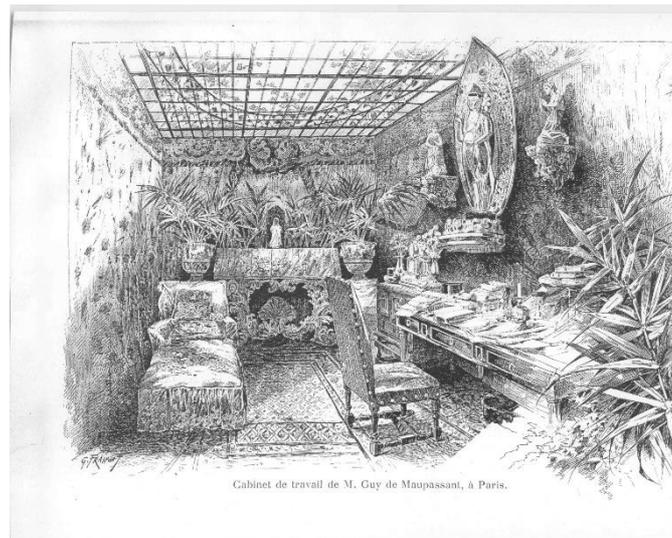
A partir des années 1880, Eugène s'oriente vers le vitrail civil, ou vitrail d'appartement, un genre en plein essor : plafond, verrières, kiosques, vestibules, serres, vérandas pour de riches propriétaires français ou étrangers, clientèle aisée qui apprécie le vitrail de luxe. Toujours à la recherche de nouvelles techniques de traitement ou de fabrication du verre, pour améliorer la transparence, les effets et la luminosité, il dépose également plusieurs brevets d'invention.

Eugène s'est constitué un réseau : artistes, architectes, hommes d'affaires ou politiques, qui apprécient autant sa personnalité chaleureuse et sa fiabilité, que son talent. Parmi les architectes, citons en premier lieu son ami Théodore Ballu, architecte en chef de la ville de Paris, qui a le plus fait appel aux services d'Eugène : Tour Saint-Jacques, Ste Clothilde, La Trinité, Saint-Joseph-des-nations, Saint-Germain-l'Auxerrois, Argenteuil, Hôtel de ville de Paris. Victor Baltard, en tant qu'inspecteur des Beaux-Arts puis directeur des travaux de la ville de Paris, le sollicite pour Saint Augustin, Saint Jacques-du-Haut-Pas, Saint-Leu-Saint-Gilles et Sainte-Cécile. Viollet-Le-Duc, inspecteur général des édifices diocésains, l'a repéré lors des restaurations des vitraux de Notre-Dame et de la basilique Saint-Denis. Il l'appelle à ses côtés pour les chantiers du Château de Pierrefonds et Saint-Denis-de-l'Estrée, et pour les verrières du Château d'Eu. De Baudot, architecte des Monuments Historiques, puis inspecteur général des édifices diocésains, le fait travailler à Rambouillet, à la restauration de la chapelle du château de Vincennes, à la collégiale Saint-Martin-de-Brive, à Montfort-l'Amaury, Uzerche... et lui commande un vitrail à titre personnel. L'architecte Lecomte du Noüy, son futur gendre, le sollicite pour le chantier de restauration de l'église épiscopale de Curtea de Arges en Roumanie.

Enfin, son ami Richard Hunt, le père de l'architecture américaine, lui ouvre le marché des belles demeures de la côte Est pour les riches familles Vanderbilt, Bell, Belmont... Les cinq baies de la bibliothèque des Marquand sur Madison Avenue, ont longtemps étonné les New-Yorkais, surpris d'observer cet ensemble décoratif extraordinaire, entièrement doré en pleine journée, et éclatant de couleurs la nuit.



La danse des fiançailles, M.E.T New-York



Gabinet de travail de M. Guy de Maupassant, à Paris.

Parmi les artistes qui côtoient Eugène, citons Guy de Maupassant, son voisin à Etretat, qui lui commande deux vitraux : un pour « la Guillette », l'autre pour son appartement parisien de la rue de Monchanin. Juliette Adam, écrivaine et journaliste, commande un vitrail japonais. Le compositeur Léon Garnier souhaite son portrait. Plusieurs hommes d'affaires désirent des verrières pour leurs résidences : Les Chandon (champagne), la famille Boucicaut pour « le Bon marché » et leur maison de Fontenay-aux-Roses, Abraham de Camondo, pour son hôtel particulier rue de Monceau...

Les hommes politiques sont aussi intéressés : Louis-Philippe d'Orléans comte de Paris pour son château d'Eu, Casimir Périer pour le tombeau mausolée d'Adolphe Thiers, Antonin Proust, ministre des Beaux-arts achète un cartouche. En 1889 Eugène participe à l'exposition universelle Paris en tant que commissaire de l'expo. Il y expose les vitraux du pavillon de l'Argentine, dont les plans sont dessinés par son ami l'architecte Ballu. Mais il meurt brutalement d'une attaque cérébrale. Il laisse une œuvre considérable de plus de huit cents vitraux, en majorité religieux, les verrières civiles qu'il affectionnait particulièrement à la fin de sa vie ne constituant que dix pour cent de sa production. Mais le grand artiste n'était pas un bon gestionnaire : au bord de la faillite il ne laisse que des dettes à sa veuve. Gageons que la construction de sa maison *Le Haut-Mesnil*, à Etretat, deux ans plus tôt, y a sans doute contribué.

Il est enterré au cimetière de Montmartre. *La République française* du 26 novembre 1889 évoque « un homme excellent et serviable, à qui sa belle humeur et sa cordialité avaient conquis tant d'amitiés sincères ». Sont citées parmi les personnalités ayant suivi le cortège : Sully-Prudhomme, Pouchet, Bartholdi, Ballu, Abraham Dreyfus, Mounet-Sully, Hetzel... Le faire-part de décès nous apporte quelques informations intéressantes. Parmi la longue liste détaillant la famille d'Eugène, « M. et Mme Hector Malot », sont cités parmi ses nombreux « neveux et nièces ».

Nous voyons également apparaître au rang des « cousins et cousines » le nom des Hollande. Julie Hollande, fille de Jules, épousera Emile Hermès, ancêtre de la dynastie des célèbres selliers...

Hormis sa présence au mariage de sa nièce Marthe, aucune information nous permet de tableur sur des relations suivies entre Eugène et le couple Malot. Hector et Marthe étaient-ils à son enterrement ? La presse n'en fait pas état, pas plus d'ailleurs que la présence de son frère Achille, qui résidait à l'époque à Dinan.

CAMILLE OUDINOT DE LA FAVERIE (1860/1931) - *Fils cadet d'Eugène, cousin germain de Marthe.*



Camille Oudinot naît à Paris, cinq ans après sa sœur Hermine. Ce personnage énigmatique et mondain partage son temps entre Paris et Etretat, tout d'abord dans la maison de sa grand-mère Saulin, puis au Haut-Mesnil, construite peu avant son décès par Eugène. Sa nomination au grade d'Officier de la Légion d'Honneur, en 1929, permet de retracer un parcours de fonctionnaire. Pistonné par son père, il rentre à vingt et un ans au ministère des Beaux-Arts comme « commis au Cabinet du ministre¹ ». Ce ministère, qui vient d'être créé sous l'impulsion de Gambetta, est confié à Antonin Proust,

député et critique d'art, proche relation d'Eugène Oudinot. Dix ans plus tard, Camille Oudinot devient expéditionnaire. En 1891, il connaît une promotion fulgurante : il devient rédacteur, puis en 1893, sous-chef au Bureau des théâtres. Cette fois ce n'est pas son père qui est intervenu, mais les amis de son père : un étonnant courrier de 1888¹, cosigné de Maupassant², José Maria de Heredia, Massenet, Merson, Bonnat, sollicite Monsieur le Ministre :

Nous serions heureux qu'il vous fût possible de désigner au choix du futur directeur des Beaux-Arts, pour l'emploi de secrétaire de la Direction, M. Camille Oudinot, commis depuis huit ans à l'administration des Beaux-Arts. M. Oudinot est le fils d'un artiste de nos amis. Il a été attaché au cabinet de M. Proust..., il est de plus homme de lettres. Nous sommes convaincus que cette nomination serait très favorablement accueillie par le monde des Arts.

Et voilà Camille propulsé dans l'Administration ! A quarante-deux ans, il devient inspecteur général à la conservation des palais et au mobilier national, et il obtient la Légion d'honneur. Il est amusant de comparer la version de la fiche administrative de ce parcours plutôt laborieux, à celle de Camille qui, dans sa lettre de demande officielle cette fois-ci au grade d'officier de la Légion d'honneur en 1921, à soixante et un ans, gomme les mentions de « commis » et « expéditionnaire »³. Il ajoute « je suis le seul Inspecteur général du Ministère des Beaux-arts qui n'ait pas été appelé au grade d'officier ». Une injustice qui est peut-être en soi un aveu d'échec professionnel ?

Dans ce courrier Camille fait également mention de son œuvre littéraire, pour laquelle il est certainement plus motivé que pour ses travaux administratifs. Il est l'auteur de trois romans, de nombreuses nouvelles publiées dans les journaux littéraires, et de quatre (ou plus ?) pièces de théâtre⁴. Lors de ses débuts littéraires, Camille a voulu créer un groupe, « la société des treize », avec ses compagnons de plume, Abel Hermant, Marcel Prévost, Hugues Leroux, Jules Perrin... Le groupe se réunit trois ou quatre fois dans le grand atelier d'Eugène. Maupassant, qui appelait Camille « un de mes petits », est pressenti pour en être président. Mais le projet avorte⁵.

Trois ou quatre soirées nous réunirent, rue de la Grande Chaumière, puis les treize se dispersèrent sans avoir été treize, et sans avoir jamais vu, parmi eux, Guy de Maupassant qui, s'ils avaient été treize, les aurait peut-être présidés.

¹ Date incertaine 1888 ou 1889, dossier Légion d'honneur de Camille Oudinot.

² Maupassant dédie sa nouvelle *Le parapluie* en 1884 « à Camille Oudinot. »

³ Dossier Légion d'Honneur, déjà cité.

⁴ Romans : *Filles du Monde* (1887), *Adultère sentimental* (1890), *Noël Savare* (1897), publiés chez Charpentier. Théâtre : *Chaîne anglaise*, avec Abel Hermant (1906), *Les bâillonnés* (1909), *Il sait* (1911) joué à Etretat, et *Les yeux ouverts* (1913).

⁵ Gustave Guiches, *Au banquet de la vie*, Ed. Spes, 1925.

Gustave Guiches souligne le caractère mélancolique de Camille, « le plus angoissé des douteurs de soi-même ». Peut-être Camille Oudinot se sentait-il écrasé par le talent de sa famille et des prestigieux artistes qu'il côtoyait ? Il demande à vingt-quatre ans la main de la riche héritière américaine Hunt. Embarrassés, les parents de la jeune femme, Richard et Catherine Hunt¹, amis d'Eugène, refusent poliment au prétexte que, protestants, leur fille ne peut épouser un catholique. Mais dans ses mémoires, Catherine Hunt décrit Camille comme un *very decadent young man*. Peut-être songe-t-elle à la réputation sulfureuse de Maupassant que les Oudinot fréquentent assidument à Étretat, notamment lors de fêtes costumées estivales organisées par le romancier ? Camille épousera en 1896 Hélène Alexiew, fille d'une princesse russe Engaletchewa, dont il divorcera très vite. Son témoin est Georges Payelle². Leur fille unique Jacqueline décédera à l'âge de vingt-deux ans. Il se remarie en 1912 avec Marie Ternisien, ex-épouse de Victor-Charles Duruy, neveu du ministre. Camille se tue dans un accident de voiture en 1921.

Nous n'avons trouvé aucune trace de contact entre le couple Malot et Camille Oudinot.

¹ Catherine Hunt, épouse de Richard Hunt, grands amis des frères Oudinot. *The Richard Morris Hunt Papers*, Preservation society of Newport county.

² Georges Payelle (1859/1941), futur chef de Cabinet de Poincaré, et Président de la Cour des Comptes, interviendra auprès de la Chancellerie de la Légion d'honneur, lors de la demande de promotion au grade d'officier de son ami Camille.

HERMINE¹ OUDINOT DE LA FAVERIE épouse LECOMTE DU NOÛY (1854/1915). Fille aînée d'Eugène Oudinot, Cousine germaine de Marthe.



Femme « originale », loin d'être frivole comme on la présente parfois, Hermine Oudinot dévoile une personnalité courageuse et cache une vraie profondeur. Maupassant ne s'y est pas trompé, puisqu'il l'appréciait et revendiquait son amitié. Née un an après le mariage de ses parents, Hermine est élevée rue de la Grande Chaumière, dans un milieu artistique, « Bo Bo » avant l'heure, comme le mentionne l'amie de la famille, la richissime

¹ Gravure d'Hermine dans l'album Mariani.

Catherine Hunt¹. Comme son frère, elle passe ses vacances à Etretat, où sa grand-mère Saulin possède une maison.

Elle épouse en 1877, à vingt-trois, Emile-André Lecomte², architecte, de dix ans son aîné, qu'elle a rencontré dans l'atelier de son père : Eugène et lui ont travaillé ensemble sur le chantier de restauration de la cathédrale de Cahors. Notons lors de ce mariage, la présence de deux témoins célèbres, Joseph-Eugène de Baudot³, « architecte diocésain », et le Rouennais Georges Pouchet⁴, « professeur à l'Ecole normale supérieure ». Emile-André Lecomte, jeune architecte plein d'avenir, se voit rapidement confier par le gouvernement roumain la restauration de l'église épiscopale de Curtea de Argès. C'est le début d'une longue carrière dans ce pays où il va édifier, ou restaurer, de nombreux monuments religieux.

Hermine passe avec son mari la première année de son mariage, mais revient rapidement en France. Raison médicale (malaria) ou mésentente conjugale ? On l'ignore. Leur fils Pierre, qui naît en 1883, sera élevé seul par sa mère, entre Paris et Etretat. Hermine est une mère très aimante et permissive, en adoration devant cet enfant de constitution fragile. Après le décès de son père Eugène qui ne laisse à ses enfants que des dettes, et ne recevant qu'une maigre pension de son mari, Hermine connaît de réelles difficultés financières et décide de gagner sa vie en écrivant. Maupassant, dont elle a fait la connaissance en 1881 et qui vient de faire construire la *Guillette*⁵ à Etretat à quelques pas de la maison familiale, devient son mentor.

Il la força à travailler, lui apprit à bâtir un conte, à décrire des personnes et des paysages, la lançant ainsi sur la voie qui devait la conduire au grand succès littéraire.⁶

Dans un article que la *Revue Illustrée* lui consacre en 1905, Hermine s'explique sur le fait qu'elle ne signe pas ses ouvrages :

¹ Catherine Hunt, épouse de Richard Hunt, grands amis des frères Oudinot. *The Richard Morris Hunt Papers*, Preservation society of Newport county. Ses termes sont « such bourgeois and Bohemian surroundings », déjà cité.

² Le nom de Dunouy (nom de la mère de l'architecte, transformé en du Noüy), ne fut ajouté officiellement qu'en 1884.

³ Joseph-Eugène-Anatole de Baudot (1834/1915), premier titulaire de la chaire d'architecture française créée en 1887, Inspecteur général des édifices diocésains en 1875, architecte diocésain, inspecteur général des monuments historiques et Président de la commission supérieure des Monuments Historiques de 1879 à 1914. A travaillé sur plusieurs chantiers avec Eugène Oudinot.

⁴ Georges Pouchet (1833/1894) anatomiste, botaniste, professeur à au Museum national d'histoire naturelle. Il fréquentait Flaubert, Maupassant et ... Malot.

⁵ Hermine serait à l'origine de ce nom, Maupassant ayant pensé à la *Maison Tellier*, qu'il venait de publier avec succès. Eugène a fait à la *Guillette* un charmant vitrail.

⁶ François Tassart, *Souvenirs sur Guy de Maupassant*, 1911.

Est-il utile que l'on sache que je suis la fille du peintre-verrier Eugène Oudinot, élève d'Eugène Delacroix ? Et que Guy de Maupassant a été mon maître ? Ayant découvert en moi ce qu'il appelait l'esprit littéraire, il m'apprit à écrire. Il m'enseigna à grouper mes idées, à soigner l'attaque et la chute de la phrase, et s'efforça de m'inculquer l'art de composer un roman. J'ai travaillé pendant trois ans sous sa direction géniale avant de rien produire, lui faisant des devoirs de style sur des sujets choisis par lui. ... Bref, il fit pour moi ce qu'avait fait pour lui Gustave Flaubert »

Une très forte amitié les lie, jusqu'à la mort de Maupassant en 1893. Hermine passe des après-midis à la *Guillette*, joue au tennis, fait la lecture à son voisin.

Elle était blonde, le teint très clair ; sa chevelure légèrement crépue jetait des étincelles [...] ses yeux étaient bleus et il y passait par instants certaines couleurs d'arc-en-ciel [...] Son ensemble avait beaucoup de grâce. Pour sa voix, Monsieur de Maupassant disait : « Cette femme a une voix à faire la joie des plus insensibles et à émouvoir l'être le plus rebelle » [...] Sa diction est parfaite ; elle lit les vers avec une maîtrise supérieure [...] En a-t-elle récité et lu des Classiques dans la charmille couronnée d'un cerisier, dans le jardin de la *Guillette*. [...] toute sa personne inspirait le charme [...] elle butina avec une adresse sans nom auprès de l'auteur de *Bel Ami* [...] elle sut lui faire sortir les plus intimes secrets de son âme d'homme et de littérateur.¹

Maupassant s'attache au petit Pierre, joue au bateau dans un bassin construit spécialement pour lui dans son jardin, l'emmène à la chasse quand il sera plus grand. A-t-il été plus qu'un ami ? On l'a suggéré, comme on a attribué à Maupassant la paternité du fils d'Hermine. La publication de fausses lettres de l'écrivain normand à une certaine madame X (Hermine), a longtemps mis le doute dans le milieu littéraire, mais le canular a été dénoncé.

2



¹ François Tassart, idem

² Photo publiée dans *Voiles et voiliers* en 2010. Maupassant sur le *Bel ami* en rade de Villefranche, avec Hermine.

Hermine, lancée, publie (sous le pseudo de Pierre Guérande) une quinzaine de romans d'amour, dont le plus célèbre, *Amitié amoureuse*, publié en 1896, donc après le décès de Maupassant, relate le lien étrange et ambigu d'une passion non consommée unissant deux trentenaires : une jeune femme veuve élevant seule sa fille et un célibataire endurci, intrigue qui n'est sans rappeler les relations qui l'unirent à l'écrivain normand. Ce livre rencontre un tel succès qu'Hermine publiera ses autres ouvrages avec la signature : « l'auteur d'*Amitié amoureuse* ». En plus de ses romans, Hermine rédige la critique littéraire à la revue *Vie heureuse*. Cette femme charmante et attachante tient un salon en vogue fréquenté par Sully-Prudhomme, Jules Lemaitre, Francis de Croisset, Massenet, etc. Mais parallèlement à sa vie artistique et mondaine, elle tire le diable par la queue. Elle déménage plusieurs fois avec son fils et sa mère devenue veuve. Hermine habite durant ainsi rue Montchanin à Paris dans l'appartement que Maupassant lui a cédé pour une somme modique, puis avec son frère Camille, alors Inspecteur général des Monuments nationaux au modeste traitement, mais ayant le privilège de résider dans une « charmante vieille maison choisie derrière le Grand Trianon à Versailles »¹. Hermine séjourne également régulièrement à Etretat dans la maison de sa mère, construite sur les plans d'André Lecomte du Noüy, alliant savamment les styles chalet normand et architecture roumaine, ainsi qu'à Villefranche à la Malaribba, propriété achetée par son époux.

Hermine est probablement celle qui a le plus fréquenté les Malot. Assiste-t-elle en 1881 au mariage de Marthe avec Hector Malot ? On l'ignore. Mais plusieurs lettres attestent que les deux femmes se voyaient (surtout après le veuvage de Marthe), comme le confirme cette lettre inédite². Les sujets de convergence ne devaient pas manquer chez ces cousines germanes, spécialisées dans les romans d'amour³ et la psychologie féminine.

18 mars 1911

Ma chérie

Je t'annonce une grande nouvelle : Pierre est fiancé à Jeanne Double, la fille du célèbre collectionneur le baron Double. Viens jeudi 23 mars que je te la présente ; de 4 à 7 h. Elle sera à l'atelier et fera les honneurs du thé.

¹ *Lecomte du Noüy, de l'agnosticisme à la foi*, biographie par son épouse Mary Lecomte du Noüy, Ed La Colombe, 1955.

² Fonds Jean-Michel Thomas.

³ Les titres de leurs romans sont très proches :

Marthe : *Folie d'amour* 1888, *Le Prince* 1894, *L'Amour dominateur* 1897, *La Beauté* 1897, *Sa Fille* 1900, *Cœurs d'amoureuses* 1905, *Ève de France* 1911.
Hermine : *Bons amis* 1892, *L'Erreur d'aimer* 1893, *Désobéissance criminelle* 1895, *Steeple-chase, scènes de la vie mondaine en un acte* 1896, (pièce de théâtre), *Amitié amoureuse* 1896, *L'amour est mon péché* 1898, *Le Doute plus fort que l'amour* 1900, *Mater dolorosa* 1901, *Maudit soit l'amour* 1901, *Hésitation sentimentale* 1902, *En regardant passer la vie* 1903, *La Joie d'aimer* 1904, *Les serments ont des ailes* 1904, *Jours passés* 1904, *L'amour guette* 1908, *La Route interrompue* 1910.

Viens de bonne heure afin de la mieux voir et pour que je te remercie de l'envoi de ton livre que je vais lire avec recueillement et joie.

Pierre et Jeanne (et moi, la mère !) sommes si heureux que j'ai peur. On devient superstitieux quand il s'agit d'êtres chers. Je t'embrasse tendrement.

LES LECOMTE DU NOÛY

Une parenthèse s'impose pour cette branche également très talentueuse, descendant d'une famille italienne, les del Nouy, originaire du Piémont. Hyacinthe du Nouy¹ peintre de la famille Bonaparte, peignit plusieurs panneaux pour les Tuileries, Versailles et Saint-Cloud à la Restauration. Ses deux neveux firent une belle carrière, comme nous allons le voir.

¹ Alexandre-Hyacinthe Dunouy (1757/1841)

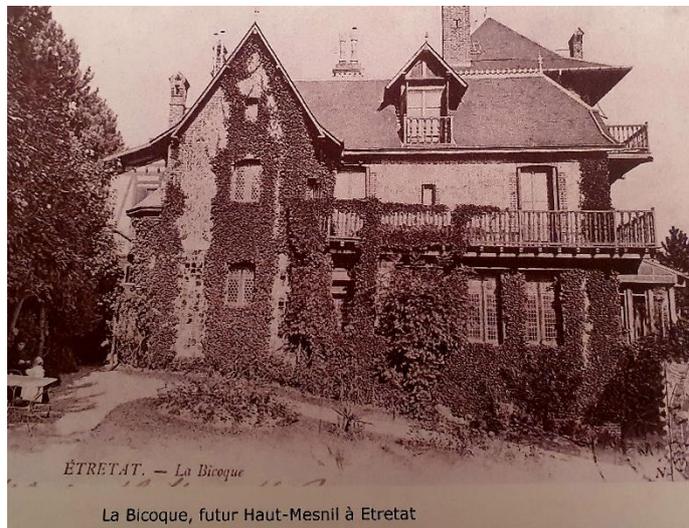
ANDRÉ, LECOMTE DU NOÛY (1844/1914). Mari d'Hermine Oudinot. Cousin par alliance de Marthe.



Elève de Baudot et Viollet-Le-Duc, André, jeune architecte, travaille sur le chantier de la cathédrale de Cahors, puis accompagne Viollet-Le-Duc en mission archéologique en Syrie et en Palestine. Il débute sa carrière par des travaux de restauration au Palais de Monaco et réalise un monument Pater Noster au Mont des Oliviers (1868). En 1874, Viollet-Le-Duc se voit confier par le jeune roi de Roumanie Charles (Carol), la restauration d'un édifice très symbolique de l'histoire du pays : l'église épiscopale de Curtea de Arges. Une mission se rend sur place et rédige un rapport. Le célèbre architecte, débordé, délègue l'exécution des travaux à son élève André Lecomte du Nouÿ, qui s'installe en Roumanie et y fera carrière. Les travaux effectués sur cet édifice seront dans un premier temps très contestés, car s'éloignant des directives du rapport initial et dépassant de deux fois et demie le budget fixé ! Mais André,

qui est devenu un proche du couple royal, le roi Carol et la reine, (très érudite et francophone, publiant sous le nom populaire de Carmen Sylva), voit son contrat renouvelé. Pour la seconde tranche des travaux, la décoration intérieure du bâtiment, il fait appel à son ami Luc-Olivier Merson et à son beau-père Eugène Oudinot. Le bâtiment, entièrement rénové, est inauguré en 1886.

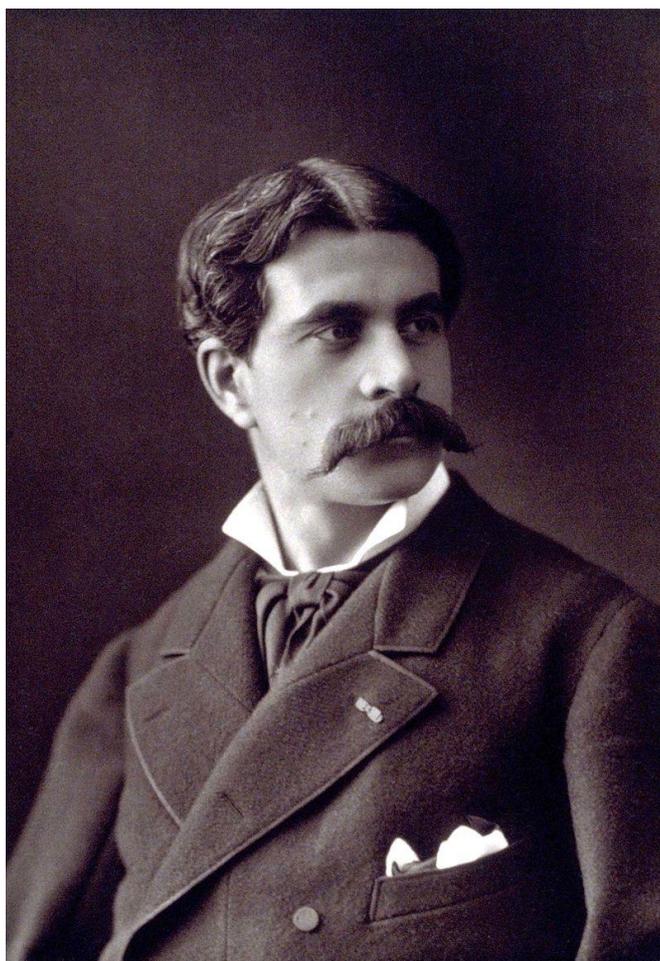
André réalise d'autres chantiers de rénovation¹, ainsi que l'agrandissement du château royal de Peles à Sinaïa, pour lesquels il sollicitera souvent son frère Jules-Jacques-Antoine, peintre. Il passe une grande partie de sa vie en Roumanie, où son nom, plus populaire qu'en France, est désormais associé à l'art roumain. Considéré comme un enfant du pays, est enterré à proximité de la tombe des deux souverains, à Curtea de Arges.



La maison qu' Eugène Oudinot a fait construire à Etretat sur les plans de son gendre André Lecomte du Noüy.

¹ Eglises de Iasi, de Craïova, la résidence royale d'Arges, la chapelle funéraire de Florina...

JULES-JEAN-ANTOINE LECOMTE DU NOÛY (1842/1923).
Frère aîné de André Lecomte du Noüy, donc beau-frère d'Hermine.

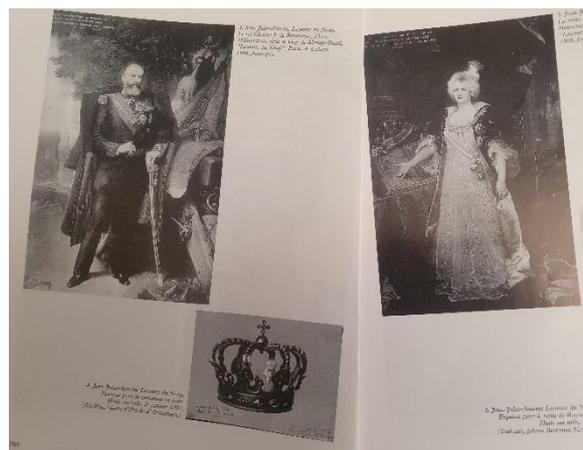


Jules Lecomte du Noüy, peintre et sculpteur de renom, entre en 1861 à l'École des Beaux-Arts. Il remporte en 1872 le 2^e grand prix de Rome¹. L'État français se porte alors acquéreur de son tableau *Les porteurs de mauvaises nouvelles* pour le Palais du Luxembourg en 1872, le musée des beaux-arts de Reims achète *Le charmeur* en 1873, et celui de Tours, *Cupido* en 1874. Il se marie en 1876 avec Valentine Peigné-Crémieux, ce qui l'introduit dans le

¹ Son arrière-grand-père maternel, Jean-François Lorta (sculpteur-statuaire), fut également Prix de Rome en 1779.

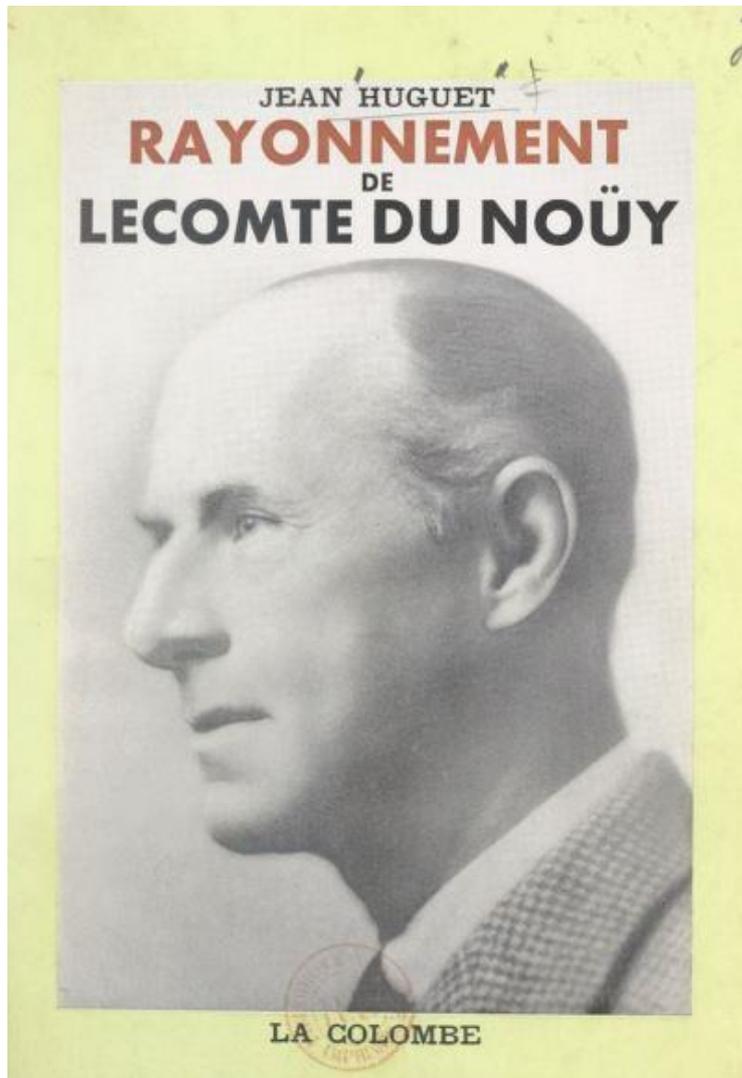
milieu israélite et franc maçon parisien. Spécialisé dans la peinture d'histoire et orientaliste, parfois traité de « pompier » du fait de la dramatisation de ses sujets, il réalise également, dans son atelier du Bd Flandrin, de remarquables portraits : Adolphe Crémieux, le Dr Proust, Cruppi, Hugo, Napoléon... ainsi que plusieurs portraits d'apparat pour les souverains de Roumanie. Lors de ses séjours en Roumanie, il donne des leçons de peinture à la reine, et ils composent ensemble le texte et les illustrations d'un conte de fées intitulé *Monsieur Hampelmann*, publié en 1898.

Il réalise de nombreux tableaux religieux. Ainsi dans l'église de la Trinité à Paris, la signature de deux tableaux de Jules côtoie des vitraux signés d'Eugène Oudinot. Enfin Jules est également sculpteur. Sa mort de Gavroche au salon de 1901 reçut la mention honorable. La très jolie sculpture à l'effigie de sa femme est visible au cimetière Montparnasse et son Divin chanteur est au pied de l'escalier de l'Hôtel de ville à Versailles. Il dessine la couronne royale du roi Carol de Roumanie¹. Ses œuvres peuvent être vues dans plusieurs musées en France comme à l'étranger.



¹ Photo extraite de l'article « Jean-Jules-Antoine Lecomte du Nouÿ à la cour de Roumanie », par Gabriel Badea-Păun, *Bulletin de la société de l'Histoire de l'Art français*, 2005.

PIERRE LECOMTE DU NOÛY (1883/1947).
Fils d'Hermine Oudinot.



Nous avons déjà évoqué l'enfance de ce fils unique, élevé par sa mère Hermine alors que son père était la plupart du temps en Roumanie, et fréquentant, dès le berceau, de grands noms comme Maupassant, Juliette Adam, Corot, Massenet... et Sully-Prudhomme qui fut une sorte de père de substitution, veillant au bon déroulement de ses études. Après des études de droit, il rencontre le Dr Alexis Carrel, biologiste et philosophe, auteur de

L'homme cet inconnu (ouvrage au grand succès mais fort contesté depuis, en raison de certaines des thèses contenues, principalement sur l'eugénisme). Pierre intègre l'institut Rockefeller comme biophysicien de 1920 à 1927, puis l'Institut Pasteur. Il parvient à analyser le processus de cicatrisation et publie un ouvrage révolutionnaire *Le Temps et la Vie*, en 1936. En 1937, il est nommé directeur de l'École pratique des Hautes études. Il publie encore *L'Avenir de l'esprit* (1941), *L'Homme devant la science* (1939), *La Dignité humaine* (1942), et enfin le célèbre *L'Homme et sa destinée* (1947). Ses deux cents articles constituent un important apport à la philosophie scientifique.

Pierre se marie¹ en 1892 avec Jane Double. Assistent à leur mariage très huppé, le gotha des familles nobles, ainsi que quelques personnalités du monde des arts. La presse mondaine s'empresse de décrire la corbeille des mariés, contenant colliers de perles fines, bracelet, pendentif, bague, tableaux, vase Gallé, coupé automobile... et liste les donataires : les familles Oudinot de la Faverie, Lecomte du Nouÿ, mais aussi de Rohan, de Castillon, de Clermont-Tonnerre, Blum, Ballu

LA FAMILLE DOUBLE

Nous ne pouvons passer sous silence l'étonnante famille Double et notamment deux personnages féminins hauts en couleur. Jeanne Double (qui a anglicisé son prénom à l'occasion de son mariage avec Pierre Lecomte du Nouÿ) est la fille naturelle du riche baron Lucien Double² (1846/1895), avocat, auteur de nombreux ouvrages (historiques³, critiques d'arts et romans), résidant dans le château de Saint-Prix. Le baron Double meurt prématurément à 49 ans. Il reconnaît in extremis, le jour de son décès, la petite Jeanne et sa sœur, leur léguant ainsi son immense fortune. Mais l'héritage est contesté : Lucien aurait été auparavant marié, avec la baronne Double, une femme extraordinaire qui n'est autre que la fille de Léonie d'Aunet au destin lui aussi peu banal.

¹ Après son divorce avec Jane en 1922, Pierre Lecomte du Nouÿ se maria à nouveau en 1923 avec Mary Bishop Harriman.

² Son père, Léopold (1812/1881) collectionneur d'objets d'arts et de tableaux, possède une grande partie de la forêt de Montmorency, qu'il a aménagée à son goût, faisant construire fausses grottes en meulière, cascades, et la fameuse tour du plumet, utilisée comme relais de chasse. Son propre père, François-Joseph Double (1776/1842) a fondé l'académie de médecine.

³ *L'empereur Claude* 1876, *L'empereur Titus* 1877, *Les Césars de Palmyre* 1877, *Brunehaut* 1878, *Le roi Dagobert* 1879, *l'Empereur Charlemagne* 1881, etc.



Léonie d'Aunet, peinte par son mari Auguste Biard, château de Versailles

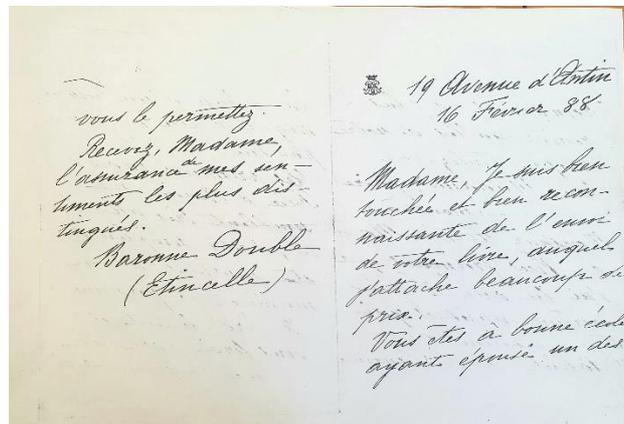
Commençons de manière chronologique : Léonie d'Aunet participe, à dix-neuf ans à une expédition au Spitzberg, avec son futur mari, le peintre officiel de Louis-Philippe, Auguste Biard. Elle ramène de son voyage un récit qu'elle publie et qui la rend célèbre. Blonde, très belle, brillante, elle rencontre, alors qu'elle est encore mariée, Victor Hugo, qui tombe immédiatement sous son charme. En 1845, les amants sont surpris dans un hôtel du passage Saint Roch à Paris, et Léonie se retrouve en prison pour adultère, alors que le statut de Pair de France rend Victor intouchable. Le scandale est considérable et fait du tort à la carrière politique de l'écrivain. L'affaire se règle à l'amiable : après deux mois de prison, Léonie est envoyée au couvent, où elle passera six mois. Le mari outragé, convoqué par Louis-Philippe, retire sa plainte, et repart avec une commande de quelques tableaux. Quant à Hugo, l'histoire se charge de l'éloigner de cette femme dont il est toujours très épris, puisqu'il quitte la France en 1852. Il versera d'ailleurs régulièrement de l'argent à la jeune femme, mère de deux enfants. Léonie publie, plusieurs romans, une pièce de théâtre et tient la chronique de mode dans plusieurs revues parisiennes.

Marie Biard, la fille de Léonie, future baronne Double, suit la même voie littéraire que sa mère puisqu'elle est chroniqueuse mondaine au *Figaro*, où elle signe ses articles du surnom « d'Étincelle ». Elle publie également plusieurs romans. Marie se marie en 1863 avec Jules Peyronny, affublé d'emblée d'une particule fictive et d'un titre de vicomte. Elle s'en sépare quelque temps après. En 1885, elle épouse à Londres le baron Double. Pourquoi à Londres ? Tout simplement car elle est, selon la loi française¹, toujours mariée. Pour contourner la loi, elle a acquis à grand frais la nationalité saxonne, car la législation de l'état de Saxe assimile séparation de corps et divorce. Mais le mariage anglais ne sera jamais validé en France. Étincelle est donc considérée comme bigame.

¹ Rappel : le divorce a été aboli en France de 1816 à 1884.

La vérité n'est révélée qu'après le décès du baron, en 1895, lorsque ses filles naturelles (représentées en vertu de leur très jeune âge par la « vraie » baronne Double, mère du baron Lucien) intentent un procès en nullité de mariage, qu'elles gagnent, privant ainsi la pauvre Etincelle d'un nom prestigieux et d'une fortune colossale. Le procès, repris dans tous les journaux de l'époque, fait grand bruit.

Mais revenons à Fontenay-sous-Bois. Hector Malot rencontre Léonie d'Aunet en 1856 : « grande, assez beau corps, désinvolte et hardie, parole sûre et prétentieuse », note-t-il dans ses carnets. Trente ans plus tard, Marthe quant à elle, envoie son roman *Folie d'Amour* à Etincelle qui, de sa grande écriture distinguée et imposante la remercie et en profite pour féliciter Hector Malot de son roman *Vices français*.



***CLEMENTINE OUDINOT DE LA FAVERIE, épouse DURIAU
(1830/1905). Tante de Marthe***

Née dix-huit ans après le fils aîné du couple Oudinot, deux ans après Eugène, Clémentine, septième et avant-dernière enfant de cette grande fratrie, est également un personnage intéressant. Elle aurait été éduquée à la Légion d'honneur. Intelligente, dévouée à sa famille, généreuse, comme le montrent les nombreuses lettres qu'elle adresse à Marthe, sa nièce. Elle épouse un « notable » de Dunkerque, Frédéric Duriau (1830/1899), médecin. Elle se plaint auprès de Marthe que son mari, très bon, trop dévoué à ses malades, continue d'arpenter la ville par tous les temps, à un âge avancé, malgré son asthme. Frédéric Duriau est un érudit : il publie de nombreux articles de médecine,¹ et cumule par ailleurs un engagement politique : il est élu comme républicain, à Dunkerque en 1865, (aux côtés de Gaspard Malo, armateur, député, qui fondera la ville de Malo-les-Bains). Également intéressé par les arts, il dirige *la Société dunkerquoise pour l'Encouragement des Sciences, Lettres et Arts*. A ce titre il organise l'été 1893 une exposition des beaux-arts qui, comme l'écrit Clémentine², est un grand succès.

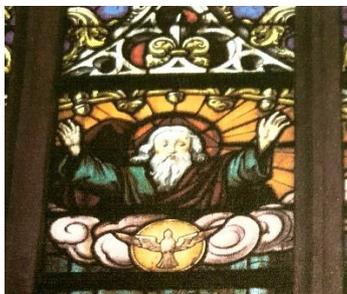
(Nous) avons fait beau et grand. [...] Tous les grands peintres se sont rendus à son appel, on a construit un bâtiment exprès, nous avions 700 toiles dont plus de 400 avaient figuré sur la cimaise du Salon (*celui de Paris*) de cette année. [...] Cela a été un vrai succès et cela a réjoui ton oncle qui s'était donné beaucoup de peine [...] Il a été vendu pour de 30 000 francs de toiles, et on ne pourra plus dire que les Dunkerquois sont des marchands de morue et qu'ils n'ont pas le goût des arts.

Clémentine semble très attachée à ses frères. C'est à son invitation que Achille et Corot viennent à Dunkerque en 1873. Quant à Eugène ; le maître verrier, il se serait inspiré du portrait de Frédéric Duriau pour le visage de Dieu le père, du vitrail de Rexpoëde³.

¹ *Parallèle entre le typhus et la fièvre typhoïde*, 1857, *Hygiène des Bains de mers*, 1865, *Etude sur l'empoisonnement par la strychnine*, 1862, *Etude sur l'apoplexie de la moelle épinière* 1859, *De l'action thérapeutique des bains de mer* ; 1857, *La scrofule aux bains de mer du Nord*, 1874.

² Lettre inédite à Marthe du 14 août 1893, fonds Jean-Michel Thomas.

³ Inscrit en marge de l'arbre généalogique de la famille Genin. Il est aussi indiqué : « Frédéric Duriau était acquis aux idées socialistes de l'époque, il se fit enterrer civilement ».



Le visage de Frédéric Duriau à Rexpoede ?

Le couple Duriau a trois enfants, cousins de Marthe, dont les noms sont aussi bien connus des Dunkerquois. - Isabelle (1859/1937) qui épouse François Trystram, fils de Jean-Baptiste (1821/1906) député républicain, puis sénateur, président de la chambre de Commerce, qui a œuvré pour le développement du port de Dunkerque et dont l'imposante statue domine les bassins portuaires.



Statue de Jean-Baptiste Trystram

- Charles (1863/1937), courtier maritime. - Et Gustave (1859/1928), qui calqua sa vie sur celle de son père : médecin lui aussi, très engagé dans les œuvres sanitaires et sociales, il sera directeur du service sanitaire maritime, médecin des hôpitaux, responsable du bureau de bienfaisance, président de la chorale *Jeune France* et de la *Société dunkerquoise*, (comme son père), auteur à ce titre de nombreux articles, dans lesquels il dénonce les conditions de vie des quartiers des pêcheurs, l'insalubrité, la misère. Sa femme, Jeanne était une Terquem, famille qui comptera un maire de la ville de 1908 à 1925. Deux écoles de Dunkerque porteront les noms de Duriau et Trystram.

Quel est le lien entre Malot et les Duriau ? C'est certainement avec Clémentine que les relations étaient les plus assidues, à en juger par le nombre

de lettres adressées à Fontenay, auxquelles on peut ajouter celles de sa fille Isabelle, cousine germaine de Marthe. Dans *Le Roman de mes romans*, Hector Malot explique qu'il s'est souvent rendu à Dunkerque pour voir des amis et des parents¹, et qu'à ce titre, lors de ses déplacements en chemin de fer, il a décidé qu'il placerait l'intrigue de son roman *En famille* dans la vallée de la Somme. Pour son roman *Mondaine*, il cite même nommément le docteur Duriau, consulté pour des renseignements sur la langue flamande. De plus, dans son dernier roman, *Le Mousse*, (publié de manière posthume), le jeune héros, Vincent décide de fonder une « maison du marin » destinée à accueillir, loger et soigner dans les ports, les marins étrangers. Malot s'inspire en cela de l'initiative de Gustave Duriau qui a ouvert à Dunkerque un établissement de ce type et qui le relate dans un article du *Bulletin de la Société dunkerquoise* de 1896. Gustave souhaite multiplier ce type de structures dans tous les ports français.

¹ Notice concernant *Mondaine* (1888). Dans ce roman l'héroïne est baptisée Lotje, c'est-à-dire Isabelle en flamand, prénom de la cousine de Marthe.

NATALIE-ALINE OUDINOT DE LA FAVERIE (1834-1905). Tante de Marthe

Actrice. Le *Dictionnaire des Comédiens Français*¹ la situe à Lorient (1880-1881), Paris, Rochefort, Perpignan (1885-1886), Cherbourg, Angoulême (1889-1891), Dunkerque (1892) et Troyes (1893-1903).

REMERCIEMENTS

A Jean-François Charpentier, pour ses multiples recherches généalogiques.

A la famille Lecomte du Noüy, notamment Philippe, le fils de Pierre, et sa femme Patricia.

A la famille Génin, qui nous a fait part de son arbre généalogique familial.

A Béatrice Chegaray.

A Jean-Michel Thomas.

A Bernard Vidal.

¹ Par Henry Lyonnet, *Revue Universelle Internationale Illustrée*.